



DANCERS

JEAN-PHILIPPE
BLONDEL

ACTES SUD junior

www.actes-sud-junior.fr

Éditeur : François Martin assisté de Fanny Gauvin.

Directeur de création : Kamy Pakdel.

Conception graphique : Christelle Grossin.

Maquette : Catherine Fantini.

Photographie © proxyminder / gettyimages

© Actes Sud, 2018

ISBN 978-2-330-10851-9

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

DANCERS

JEAN-PHILIPPE
BLONDEL

ACTES SUD junior

*Pour Laura, Réno et Aathavan : même s'ils n'ont que peu à voir
avec les personnages, ce roman n'aurait pas pu être écrit
si je ne les avais pas rencontrés.*

MARS

ADRIEN

D'abord, les poignets. C'est ce qu'il y a de plus fragile, les poignets. Je ferme les yeux tandis que je les assouplis. Quand je les ouvre à nouveau, je suis face au miroir. J'ai le regard dur.

Anaïs me le reprochait souvent. Je répondais que j'étais comme ça, un point c'est tout, j'ajoutais que je ne changerais pas, mais elle rétorquait que c'était idiot, comme position. Elle souriait, elle tournait légèrement la tête et elle disait que tout le monde change, tout le temps, et que vouloir lutter contre les avis extérieurs, c'était ridicule. Il fallait les accueillir et les filtrer, au contraire.

– On est la somme de tout ce qui nous influence, a-t-elle remarqué une fois, et tu sais quoi ? J'adore cette idée.

Ne pas penser à Anaïs. Se concentrer sur les articulations, d'abord. Les chevilles. Si la cheville cède, le

corps s'effondre – et avec lui, l'avenir et le monde, tout simplement. La cheville porte et supporte tout. Mes pouces et mes index massent la gauche, d'abord. Je sens le frisson de plaisir monter du bas de mon dos à ma nuque, mais je ne bronche pas. J'ai eu du mal à accepter que oui, toucher son propre corps pouvait rassurer et permettre d'atteindre un état second, mais maintenant, j'en suis conscient. Je l'assume pleinement.

Il y a tellement de choses que j'ai eu du mal à accepter. La première d'entre elles : être un garçon qui danse. Les deux termes semblaient totalement opposés. J'habite dans un village du Grand Est depuis sept ans maintenant. Avant, nous logions dans un appartement en ville, mais je n'en ai presque aucun souvenir. Dans la campagne où je vis, les garçons jouent au foot ou au handball, pratiquent les arts martiaux, organisent des parties de paintball dans la forêt, se déplacent à moto ou en quad. Ils vont à la chasse aussi. Pendant les soirées, ils restent ensemble, descendent des bières ou du coca, lancent des vannes grasses sur les filles présentes en se donnant des coups d'épaule. Ils ne dansent pas. Partout, sur internet, à la télé, dans les magazines, on entend dire que la société s'est modifiée en profondeur et que les stéréotypes sont dépassés. Aujourd'hui, tout le monde serait apparemment prêt à accepter que sa fille soit gardienne de foot ou boxeuse, et que son fils entre dans la haute couture

ou se passionne pour le maquillage. Ou la danse. Laissez-moi en douter.

La première chose que tu apprends quand tu es un garçon et que tu ne vis pas dans une capitale, c'est omettre. Passer sous silence. C'est exactement ce que j'ai fait pour la danse. Je n'ai jamais parlé des cours que je suivais en ville. Ni de l'option pour laquelle je me suis inscrit dans ce lycée dont mon collège ne dépend pas. Motus. Les autres, ceux qui me côtoient au village, je suis sûr qu'ils sont tous au courant et qu'ils se moquent derrière mon dos, mais devant moi, rien, pas un mot plus haut que l'autre. Tant qu'on ne nomme pas la réalité, elle a encore une chance de ne pas exister.

Les cervicales, maintenant. S'étirer. Tendre le cou puis le pavillon de l'oreille en direction du plafond. Les pensées glissent d'un point à l'autre du cerveau puis tentent de reprendre leur position initiale. Elles ne se replacent jamais exactement comme avant. C'est à ce moment-là que la créativité et l'originalité peuvent surgir. Un rai de lumière, une faille dans un mur de briques – les images se bousculent dans ma tête.

Les épaules. Enrouler. Dérouler. Rapprocher les omoplates. Les écarter. Au début, je détestais les échauffements. Je trouvais que c'était du temps perdu. Je piaffais comme un cheval. Je voulais m'élancer directement. Surtout si la musique envahissait l'espace.

Il m'a fallu du temps. Il me faut toujours du temps pour domestiquer la violence de l'instinct. Encore maintenant, je n'y parviens pas systématiquement. Et je m'en mords les doigts. Non. Je ne veux pas penser à Anaïs.

Sur les genoux. Le dos comme un établi – rectiligne, propre, net. L'arrondir. Le creuser. Penser au chat. Au tigre. Les mains en griffes sur le tapis. Les fesses sur les talons. C'est ça, le secret, pour ne pas se blesser – les étirements. Voilà. Je suis prêt.

Mon reflet dans le miroir. Mon tee-shirt gris à moitié déchiré. Mon pantalon de survêtement taché – deux points blancs, souvenirs de l'année dernière quand j'ai aidé mon père à repeindre la grille. Ma mère m'en a acheté un neuf, de ma marque préférée, mais finalement je préfère le vieux. Les traces de peinture le rendent encore plus urbain. Plus viril aussi. Comme la barbe de trois jours. Je passe mon temps à affirmer ma virilité. Je sais, c'est idiot. D'autant qu'être gay ne me dérangerait pas, sauf que bon, je ne le suis pas. Je n'imagine pas comment les autres, dans le village, réagiraient s'ils apprenaient que l'un des leurs est homo. violemment, sans doute. Mais je me trompe peut-être. Nous parlons si peu, au fond. Encore moins depuis que je suis entré à Anatole-France, le lycée général, de l'autre côté de

l'agglomération. Une heure vingt de trajet tous les matins et tous les soirs. Nous ne prenons plus le même car de ramassage.

Option danse. Deux mots qui ont changé mes perspectives et ma trajectoire, à la lecture d'une brochure sur l'orientation après la troisième. J'ai arraché la page. Je l'ai fourrée dans ma poche. Je l'ai montrée à mes parents. Ils ont froncé les sourcils, puis haussé les épaules. Ils n'ont pas fait d'objection. D'une certaine façon, ils n'en ont pas les moyens. Mais je ne veux pas penser à ça non plus. Il y a tellement de choses auxquelles je ne veux pas penser. Une tête vide – mon rêve. Une tête vide et le rythme qui prend les commandes. Cette joie électrique que tu ressens jusque dans ton diaphragme.

C'est à cause de Lara, la fille de mes anciens voisins, les Siguret. Aujourd'hui, elle doit avoir vingt-trois ans. Ses parents ont déménagé en Bretagne. Je ne crois pas que nous nous reverrons de sitôt. Elle ne songe sûrement jamais à moi, alors que moi, j'ai une pensée pour elle tous les jours. La danse, c'est elle. Je vais essayer d'expliquer du mieux que je peux. Anaïs pense qu'il faut que je fasse vraiment un effort pour m'exprimer. Avec des mots plutôt qu'avec des gestes. Préciser le vocabulaire. Les enchaînements. Je sais qu'elle a raison mais c'est quand même compliqué

pour moi. Je vais le faire parce que, oui, il faut que je change, maintenant.

La danse, donc. J'avais huit ans, Lara quatorze. Le mercredi après-midi, elle allait au cours de Mme Lhermine. C'était la prof la plus réputée de la ville, apparemment. Elle n'enseignait pas seulement le classique, mais aussi le contemporain et le modern' jazz. Elle ne voulait pas de gamines en tutus. Les mères tiquaient parfois – elles auraient tellement voulu prendre des photos pour montrer à leurs copines à quel point leur fille était magnifique et bien élevée. Mais elles ne protestaient pas, les mères, non, parce que Mme Lhermine passait pour être à la fois la meilleure et la plus intraitable des profs : elle n'aurait pas hésité à virer les élèves dont les parents auraient émis des doutes sur ses choix (en fait, Mme Lhermine n'aurait pas utilisé “émettre des doutes”, mais “casser les couilles”, cela faisait partie de son charme).

Un mercredi après-midi, ma mère a dû se rendre dans un centre de santé pour une batterie de tests. Mme Siguret m'a pris en charge. Elle m'a prévenu que je devrais “suivre le mouvement”, parce que le mercredi après-midi, c'était toujours la course entre les activités des enfants, l'hypermarché, la préparation du repas et tout le tintouin. Elle attendait de moi que je file droit sans la ramener et sans me plaindre. Elle s'est radoucie en voyant mon air sérieux. Elle s'est rappelé que j'étais un bon garçon, obéissant et calme.

– Le contraire des miens, a-t-elle ajouté en soupirant.

Sur la banquette arrière, je regardais les arbres qui perdaient leurs feuilles. Je me rappelle que j'étais un peu contrarié parce que j'avais perdu une carte Pokémon à laquelle je tenais beaucoup. Nous nous sommes garés devant une sorte de gymnase. De partout arrivaient des filles coiffées et parfois même maquillées. Je me suis engouffré dans la salle en même temps que Lara et sa mère. Celle-ci est allée parler quelques minutes avec Mme Lhermine. J'ai pris une profonde inspiration. Je me souviens encore de l'odeur – un mélange de sueur, de déodorant, de laque et de vêtements neufs. J'ai plongé dans le décor.

Le parquet. Le mur miroir. Les danseuses en train de s'échauffer et de rire. Et la musique, en sourdine. La musique, oui. La musique et la danse sont arrivées ensemble dans ma vie. Quand je repense à cet après-midi-là, aujourd'hui encore, je suis obligé de me mordre les lèvres au sang pour empêcher l'émotion de me submerger.

En quelques secondes, je me suis transformé en monstre. J'ai refusé de suivre Mme Siguret qui m'ordonnait de retourner dans la voiture, direction Carrefour. Je n'ai même pas cédé quand elle m'a promis qu'elle m'achèterait un jouet. Je me tenais immobile, très droit, le regard au loin, les lèvres serrées.

J'ai simplement déclaré que je restais là. Que j'allais assister au cours et que je reviendrais avec Lara. Mme Siguret est montée dans les aigus – comment pouvait-elle être sûre que je n'allais pas m'enfuir dès qu'elle aurait le dos tourné ? Pourquoi avait-elle accepté de s'occuper de moi ? Ah, sa bonté la perdrait ! Mme Lhermine est arrivée en fronçant les sourcils – la leçon ne pourrait pas démarrer tant que ma voisine gueulerait comme un putois. Qu'elle me laisse là, elle s'occuperait de mon cas. Volte-face vers moi, l'index pointé sur mon front :

– En attendant, tu ne bouges pas !

La Siguret a cédé, non sans avoir envoyé un SMS assassin à ma mère – histoire que je dérouille un peu, le soir. Tête de mule.

Lara ne savait pas danser. Enfin, j'exagère. Elle prenait des cours depuis quatre ans, et elle s'efforçait, comme la plupart des élèves, de reproduire les gestes de la prof avec le plus de grâce possible. Pourtant, on comprenait tout de suite que c'était une activité imposée, deux heures supplémentaires d'EPS chaque semaine. Elle devait apprécier l'ambiance des vestiaires, les confidences entre filles, le maquillage discret qu'elle avait le droit de porter avant de venir et même certains exercices, notamment les arabesques avec les bras. Mais elle détestait souffrir, reprendre à l'infini les mêmes mouvements en vue